



KEITH
McCAFFERTY

LA VÉNUS
DE BOTTICELLI
CREEK

Gallmeister



LA VÉNUŠ DE BOTTICELLI CREEK

DU MÊME AUTEUR

Les Morts de Bear Creek, 2019 ; totem n°163

Meurtres sur la Madison, 2018 ; totem n°135

Keith McCafferty

LA VÉNUUS
DE
BOTTICELLI
CREEK

Roman

*Traduit de l'américain
par Janique Jouin-de Laurens*

Gallmeister 

TOTEM n°199

Titre original: DEAD MAN'S FANCY

Copyright © 2015 by Keith McCafferty
All rights reserved including the right of
reproduction in whole or in part in any form

This edition published by arrangement with Viking,
an imprint of Penguin Publishing Group,
a division of Penguin Random House LLC

© Éditions Gallmeister, 2020, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2021, pour la présente édition

EPDF ISBN 978-2-404-01575-0

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Olivier Balez

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

NOTE DE L'ÉDITEUR

COMME VOUS le remarquerez, Sean Stranahan passe beaucoup de temps à barboter dans les sublimes rivières à truites du Montana. Mais son activité préférée, la pêche à la mouche, est un art qui par son vocabulaire mystérieux peut laisser certains lecteurs au bord de l'eau. Aussi vous proposerai-je ces quelques indications.

L'équipement d'abord : les fameux waders sont un pantalon de pêche étanche qui permet de s'aventurer dans l'eau jusqu'à la taille et tient par des bretelles. Un float tube est une bouée sur laquelle on s'installe pour pêcher et qu'on déplace à l'aide de palmes.

Les mouches ensuite, dont il existe une variété quasiment infinie, aux noms souvent poétiques et qui ne se traduisent guère : on parle ainsi de Royal Wulff, Adams ou Grey Ghost. Les mouches peuvent être dites sèches, émergentes ou noyées en fonction de leur position dans l'eau. Elles ne représentent pas un insecte en particulier, contrairement aux streamers qui imitent un animal aquatique (têtard...). Précisons que le hackle est une plume qui sert à fabriquer une mouche.

Enfin, les truites elles-mêmes se répartissent en farios, cut-throats, arcs-en-ciel et autres brookies, catégories entre lesquelles les différences peuvent paraître un peu subtiles à l'œil d'un non-initié, mais qu'aucun pêcheur digne de ce nom ne s'avise jamais de confondre.

Pour mon frère, Kevin

Toutes les histoires parlent de loups. Enfin toutes celles qui valent la peine qu'on les répète. Les autres ne sont que des bêtises à la guimauve.

MARGARET ATWOOD, *Le Tueur aveugle*

Si vous avez une sœur et qu'elle meurt, cessez-vous de dire que vous avez une sœur ? Restez-vous toujours une sœur même si l'autre moitié de l'équation n'est plus là ?

JODI PICOULT, *Ma vie pour la tienne*

AU MILIEU DES BOIS TOUFFUS

LORSQU'ELLE L'ENTENDIT, Martha Ettinger quitta un instant des yeux le sentier et le bord de son chapeau se releva, lui dévoilant les premières étoiles. Au loin se découpait la silhouette indigo de Papoose Mountain. Le hurlement s'élevait depuis l'une de ces forêts de pins aux doigts crochus qui semblaient vouloir agripper les sommets, d'abord une note profonde, soutenue, à laquelle s'était mêlée une harmonie plus aiguë qui en avait entraîné d'autres, avant que la complainte de la meute ne meure, abandonnant le shérif au silence et aux battements de son cœur.

— C'était quoi, Marth ?

— D'après toi ?

Elle effleura les côtes de Petal et revint à hauteur de la monture de son adjoint, un hongre alezan plus grand que son Appaloosa.

— J'ai cru entendre des loups.

— Dans la vallée de la Madison ? Quelles sont les chances que ça arrive ?

— Assez élevées, en fait, vu combien les ranchers se plaignent.

Ettinger alluma sa lampe frontale.

— C'était ironique, Walt. Bien sûr qu'il y a des loups dans le Montana. Il suffit d'avoir des oreilles pour le savoir.

— Eh bien, j'en avais jamais entendu.

— Ah bon ?

— En réalité, je suis pas très sûr.

Martha se demandait comment on pouvait ne pas reconnaître le hurlement d'un loup, lorsque trois notes prolongées s'élevèrent à nouveau du bassin. Le premier loup était accompagné d'un second au timbre plus aigu, puis d'un troisième à la voix encore plus perçante. Ce chœur rappela à Martha un conte populaire inuit : l'histoire d'une mère qui ne trouvait pas de quoi nourrir ses enfants et dont les lamentations s'étaient muées en hurlements jusqu'à ce qu'elle se transforme elle-même en loup. Elle le raconta à Walt, laissant les chevaux souffler.

— Peuuh, lâcha-t-il. Cette histoire n'a aucun sens.

— C'est pour ça que ça s'appelle du folklore. Allez, en route, on a une bonne raison d'être là, si tu te souviens bien.

— Je sais, mais à mon avis, cette jeune femme n'a pas disparu parce que son cheval a filé et l'a laissée en rade dans la montagne. Elle a dû rencontrer un beau cow-boy.

— Je serais d'accord avec toi si ce n'était pas ce cow-boy en question qui nous avait appelés.

— Tu veux parier un dîner ? Un pain de viande de bison au Ted's Montana Grill si elle se tape un mec, un truc de bouffeurs de grenouilles au Cafe Provence si elle s'est vraiment égarée.

— Je ne parie pas sur la vie de quelqu'un, et de toute manière, ce pari-là, je préférerais le perdre. Je n'aimerais pas

me retrouver là-haut avec ces *lobos* en train de me donner la sérénade.

Elle claqua la langue à l'intention de Petal et les chevaux s'engagèrent sur le sentier qui grimpait vers le bassin.

L'appel était arrivé trois heures après que Judy Woodruff avait pris le second service au central. Mobiliser les forces de police au coucher du soleil pour partir à la recherche d'une naturaliste et guide de pêche d'un ranch-hôtel qui ne s'était pas montrée à une réunion de planning une heure plus tôt avait d'abord semblé prématuré, mais seulement parce que le cow-boy parlait de manière décousue. Lorsqu'il avait finalement mentionné que, constatant son absence, il s'était rendu à l'enclos et avait découvert son cheval à l'extérieur des barrières, sans sa cavalière et en nage, Judy avait immédiatement transféré l'appel au sergent Warren Jarrett, sans attendre de plus amples détails. Celui-ci avait réussi à joindre Martha Ettinger chez elle.

— Vous avez réuni une équipe d'urgence ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Si elle est gravement blessée, pas question de perdre du temps. J'imagine qu'elle a été désarçonnée et qu'ils l'auront trouvée avant qu'on se mette en selle. Le cow-boy monte pour prendre le chemin qu'elle a emprunté en sens inverse. Il va avoir une heure d'avance sur nous. Il n'y a pas vraiment de raison que vous veniez, mais je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que vous allez vouloir vous déplacer quand même.

Ettinger passa la tête par la porte de derrière et lança un sifflement aigu pour rappeler Goldie, son berger australien.

— C'est chez les Culpepper, sur la Papoose, c'est ça ? Il y a un panneau ? Je crois me souvenir que j'avais tourné au mauvais endroit il y a six ou sept ans quand le vieux Ollie s'était suicidé.

— Ouais, la veuve a installé une signalisation bien visible. Un portail assez grand pour que Paul Bunyan* puisse y faire passer son bœuf géant. Mais au cas où vous ne le verriez pas dans vos phares, je laisserai un cône de chantier avec une bande réfléchissante.

Martha avait récupéré Walter Hess en ville et l'avait mis au courant tandis qu'ils traversaient la vallée. La femme disparue – elle avait vingt-cinq ans, s'appelait Nanika Martinelli – avait profité de la politique du ranch qui encourageait les employés à participer aux randonnées si une monture était disponible – et, mi-septembre, c'était souvent le cas. Le cowboy menait son groupe dans une des excursions standard de l'après-midi, un circuit de vingt kilomètres qui faisait le tour de la Lionhead Mountain, lorsque Martinelli s'était portée à sa hauteur pour l'informer qu'elle rentrait par un chemin plus long, une bifurcation du sentier qui contournait la paroi la plus abrupte du bassin de la Papoose. Ce trajet la rallongeait de dix kilomètres, ce qui la ramènerait au ranch environ une heure et demie plus tard. Martinelli étant une cavalière accomplie, le cowboy lui avait seulement rappelé de vérifier la présence de cailloux coincés dans les fers de Boregard avant de le bouchonner.

Permettre à quelqu'un de partir seul en pleine nature sauvage, quelle que soit sa compétence en selle, semblait bien

* Géant mythique du folklore américain, habituellement accompagné d'un bœuf bleu. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

imprudent à Ettinger. Un ranch-hôtel comme le Culpepper retenait son souffle chaque fois qu'un client se cassait un ongle ou se piquait avec une mouche à truite. Même si Martinelli avait signé une clause de responsabilité en bonne et due forme, c'était laisser les portes grandes ouvertes à des poursuites pénales. Mais, sans plus de détails, il était difficile de se livrer à des hypothèses.

Jason Kent, le commandant des opérations de recherche et sauvetage, était assis derrière le bureau de liaison qu'il avait installé dans le coin d'un des bungalows du ranch destinés aux clients et pour le moment inoccupé.

— Martha, Walt.

Pas de poignée de main. L'homme, grand, aux cheveux blond-roux et au bronzage de fermier, leva les yeux vers eux : Walter Hess, mince, un visage de rapace, environ un mètre soixante-quinze, et Ettinger, trois centimètres plus petite, bien charpentée, les cheveux auburn ondulés, des yeux bleus saisissants que la fatigue veinait de rouge et un visage large, davantage celui d'une belle femme que d'une jolie fille. Kent fit signe à Ettinger de lui donner un bâton provenant du tas de petit bois à côté de la cheminée en pierre. Il le prit de sa main gauche, celle où manquaient deux doigts, fit pivoter sa chaise et tapota la carte topographique qu'il avait punaisée au mur.

— Voici le sentier que Martinelli a dit vouloir prendre après avoir quitté le groupe. Il repart vers le côté nord du bassin, le contourne sous la paroi durant deux kilomètres et demi, puis revient par le côté sud. On a des cavaliers qui le remontent des deux côtés. Le cow-boy a une heure d'avance sur nous, donc si elle a été désarçonnée là-haut, il devrait l'avoir retrouvée à l'heure qu'il est. Mais Bucky

– Bucky Anderson, le manager du ranch – a dit que le jeune gars avait enfourché son cheval à toute vitesse. Il est parti sans rien et n’a aucun moyen de nous contacter, et vice-versa.

Martha eut un sourire acerbe.

— Je connais Bucky. On est parents du côté de mon père. Aux dernières nouvelles, il allait épouser madame Culpepper en personne. Il pourra ainsi se la couler douce à la tête du ranch.

— Comme disait mon père : “Mon fils, on peut épouser en cinq minutes plus d’argent qu’il est possible d’en gagner en toute une vie”, lança Kent

— Où est Bucky ? J’aimerais lui parler avant que Walt et moi nous mettions en route.

Kent secoua la tête.

— Je l’ai prévenu que vous voudriez lui toucher deux mots, mais c’est une tête de mule. Il n’a pas pu attendre. Il me rappelle quelqu’un. (Il croisa brièvement le regard de Martha.) Quoi qu’il en soit, Bucky connaît le coin mieux que quiconque. Il est parti il y a une demi-heure, je l’ai envoyé du côté sud. Le cow-boy, lui, a filé vers le nord. Quant à Warren Jarrett, il coordonne le périmètre de recherche. On a des cavaliers là, là et là. Comme vous le voyez, on a dessiné un cercle assez large. De plus, on a des quads sur les sentiers 26A et B. Si elle est consciente, ça va lui être sacrément difficile de ne pas savoir que des gens la recherchent. Au cas où elle essaierait de rentrer à pied, on va allumer des feux de camp aux embranchements du sentier et balancer des lumières clignotantes. Si elle n’est pas revenue demain matin, Karl Radcliffe fera décoller son Piper Cub et j’organiserai une battue au sol.

— Quelle direction Walt et moi devrions-nous prendre ?

— Le temps que vous trouviez quelqu'un pour aller vous chercher des montures... (Il passa une main dans ses cheveux en brosse.) Paysage escarpé, chevaux inconnus, virée dans le noir, inutile de vous dire que c'est risqué.

— J'ai Petal et Big Mike dans le van, dit Martha. On peut être en selle dans un quart d'heure.

— Tu as acheté un autre cheval ?

— Je garde Big Mike dans mon pré pour un ami. Il est indestructible et a le pied sûr. Walt ne devrait pas avoir de problèmes.

— Je vois qu'il est inutile de protester. (Kent regarda fixement la carte et hocha pensivement la tête.) Le mieux serait de quitter le sentier (il tapota l'endroit à l'aide du bâton) et de monter directement vers le bras principal de la Papoose. Imaginons que la jeune femme ait été désarçonnée le long de la paroi. Si elle a paniqué, elle a pu couper pour descendre vers le fond du bassin. Bucky dit qu'une sente de cerfs suit la rive sud du cours d'eau. Mais vous connaissez les sentes de cerfs, elles vont dans une direction, puis nulle part. Vous risquez de vous perdre. Si vous vous retrouvez dans le pétrin, faites un feu et ne bougez pas. Je ne demanderais à personne d'interrompre la battue pour aller récupérer un shérif et son adjoint qui devraient être capables de s'occuper d'eux-mêmes.

Martha grommela.

— Merci pour le vote de confiance, Jase.

Kent haussa les épaules. Il lui tendit une feuille imprimée comportant la description de la femme disparue et tapa sur quelques touches de son ordinateur portable afin d'ajouter le trajet de Martha et Walt sur la grille de recherche.

— C'est tout, dit-il sans lever les yeux. Utilisez la fonction fil d'Ariane du GPS et faites un point toutes les heures.

— Tu es sûre de savoir où on est ? Je croyais que Jase avait parlé de la rive sud du cours d'eau.

Martha tira sur les rênes pour stopper Petal, sortit son GPS de la poche de sa veste et appuya sur une touche pour éclairer l'écran à cristaux liquides.

— On est bien sur la rive sud. Mais on est aussi sur la rive nord d'un ruisseau. Le problème, c'est qu'il y a trois bras, quatre en comptant celui qui est intermittent. Je ne sais pas trop duquel il parlait.

Elle leva les yeux vers le triangle boisé qui couvrait le bassin. L'obscurité des fourrés, sinistres sous le halo de la demi-lune, était striée de lignes plus sombres, les affluents de Papoose Creek. En étudiant la carte, il sembla à Martha qu'ils étaient au bon endroit. Mais bon sang, comme le secteur était vaste. On aurait pu y planquer un troupeau de vaches.

— Qu'est-ce qu'il y a, Walt ?

Elle n'avait pas écouté.

— Il va faire plus noir que dans le cul d'une sorcière là-dedans.

— Pardon ? grommela Martha.

— C'est juste une façon de parler, répondit Walt, je ne sais pas à quoi ça va nous mener de nous balader dans le noir. Merde, on n'a même pas atteint les arbres qu'on est déjà perdus.

— On n'est pas perdus, on étudie le chemin à prendre. Tu n'as pas besoin de réfléchir avec moi. Je sais que tu n'es pas aussi à l'aise que moi sur ces bêtes.

— Non, si tu penses qu'on est sur la bonne route, je te suis.

Ils grimpèrent à travers les pins – c'était la bonne route, Ettinger en était certaine. Elle le fut moins huit cents mètres plus loin, quand le sentier se divisa une première fois, puis une seconde pour traverser le ruisseau à main gauche. Les arbres étaient tellement penchés qu'elle et Walt durent descendre de leurs montures et leur nouer une longe au licou. Walt se débrouillait pas mal les pieds dans les étriers, mais beaucoup moins lorsqu'il s'agissait de guider un cheval sur une sente de cerfs, et Martha vit immédiatement que Big Mike n'aimait pas que Walt lui touche la tête. Tout d'abord, Walt ne se tenait pas du bon côté de sa monture. Martha le lui expliqua, mais Big Mike avait Walt dans le collimateur. Après avoir essayé de s'écarter, le cheval changea de tactique et commença à se coller à lui.

— Ne le laisse pas te bousculer, dit Martha. S'il est trop près, pousse-le à l'épaule.

Walt s'approcha et la jambe avant gauche du cheval se posa sur le bout de ses Tony Lama en peau de bison.

— Sainte Marie mère de Dieu ! cria-t-il, en tombant à la renverse.

L'animal s'ébroua puis recula. Martha bondit pour s'emparer de la bride, la saisit avant qu'elle ne s'emmêle dans les broussailles, et, la corde serrée dans la main droite, elle planta son coude dans le cou du cheval pour qu'il demeure près d'elle. Tenant fermement les rênes, elle resta face à Big Mike jusqu'à ce qu'il se calme.

— On a failli se retrouver en plein rodéo, dit-elle.

— Mes orteils... Je les ai entendus craquer, Marth.
(Walt s'était assis.) Mon Dieu, j'ai le pied en feu.

— Alors tu ferais mieux d'enlever cette botte avant que ça commence à enfler.

Elle attendit que les battements de son cœur ralentissent et soupira :

— C'est de ma faute. On n'aurait pas dû amener nos montures jusqu'ici. Même l'homme qui murmure à l'oreille des chevaux ne s'y risquerait pas.

La chaussette ensanglantée luisait dans le faisceau de la lampe frontale de Walt.

— J'aurais dû rester à Chicago, dit-il. J'aurais été plus en sécurité dans la rue.

— Et tu m'aurais laissée sans personne à insulter ? Non, le comté a besoin d'un type qui connaisse la rue. Des rues, y en a de plus en plus dans le Montana, tu l'as peut-être remarqué...

— Ce ne sont pas des vraies rues. Mince, tu penses que c'est cassé ?

— Tu peux le bouger ?

Walt grimaça. Autour de ses yeux, la peau se creusait de rides. Il hocha la tête :

— Je crois qu'il n'a écrasé que le bout. Mais je parierais que je vais quand même perdre l'ongle.

— T'as plutôt eu de la chance. Big Mike ne pèse que cinq cent cinquante kilos...

Elle s'interrompt et pencha la tête pour tendre l'oreille tout en se caressant le menton d'un air songeur.

— C'est encore les loups ? s'inquiéta Walt. Je me fiche qu'on prétende qu'ils n'attaquent jamais. Rien que d'imaginer le Petit Chaperon rouge en train d'errer dans l'obscurité, là, ça me donne la chair de poule. Pourquoi...

— Non. Chut. On dirait un hennissement.

Elle tapota sur son GPS.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je regarde si on est assez près de la paroi pour entendre un des chevaux de l'équipe de recherche. On est à un kilomètre et demi, non, deux kilomètres de l'endroit où le sentier s'en approche le plus. Dans une forêt comme celle-ci, je ne crois pas qu'on entendrait un cheval à cette distance.

— C'est peut-être celui du cow-boy. Il pourrait avoir vu quelque chose qui l'aurait éloigné du sentier.

— Peut-être. Restons là et écoutons.

Une atmosphère lugubre s'était abattue sur ces étendues sauvages et elle demeura immobile au milieu d'un silence seulement troublé par les grognements provenant de la silhouette de Walt. Les minutes s'écoulèrent.

— On fait quoi maintenant ? finit par dire Walt. Je dois pouvoir tenir en selle, par contre, je ne sais pas si je vais réussir à clopiner jusqu'à l'endroit où c'est assez dégagé pour remonter à cheval. Mais toi, tu pourrais continuer, Marth.

Elle fit non d'un signe de tête :

— Je continuerais si on savait où on allait. Je vais appeler le commandant des opérations et, ensuite, j'irai faire boire les chevaux au ruisseau. Ils sont entraînés à rester immobiles sans licou, mais s'ils entendent les loups, j'ai peur qu'ils filent. On va nouer une corde entre deux arbres et les y attacher. Après, on fera un feu et on l'entretiendra. Si cette fille erre dans le bassin, elle le verra peut-être et s'approchera.

Martha sortit la radio de son étui. Lorsqu'elle tourna le bouton du volume, le grésillement fit brièvement s'ébrouer Petal et elle baissa immédiatement le son pour vérifier si elle entendait le cheval qu'elle pensait avoir repéré plus tôt. Les

chevaux qui recherchent de la compagnie parlent. Il était logique qu'un animal séparé de son cavalier hennisse, surtout s'il entendait un autre cheval. Mais les alentours restèrent silencieux.

La voix de Jason Kent était hachée mais audible. Il avait suivi la progression de Martha sur l'écran de son ordinateur. Pas de chance pour le pied de Walt. Il était d'accord sur le fait que l'endroit où ils se trouvaient en valait un autre pour passer la nuit. Rien à signaler concernant les recherches hormis qu'Harold Little Feather, après avoir suivi la piste du cow-boy, avait retrouvé Bucky Anderson sur la paroi. Tous deux avaient aussi entendu les hurlements des loups, mais ils n'avaient vu aucune trace de la femme. Ils n'avaient pas non plus croisé le cow-boy.

— Donc, maintenant, on est à la recherche de deux personnes qui pourraient être en difficulté. Les civils veulent nous aider, mais en fait ils compliquent mon travail.

Il semblait épuisé. Martha trouvait toujours à Jason un air fatigué. Elle lui dit qu'elle pensait avoir entendu un cheval au loin. La radio redevint silencieuse et Martha imagina le commandant en train de boire son café dans un gobelet en carton.

— Raison de plus pour que vous ne bougiez pas, répondit-il.

Il promit de faire circuler l'information auprès de l'équipe de recherche et mit fin à la communication.

À cette époque de l'année, une fois par semaine, on découvrait au réveil les forêts d'altitude saupoudrées de blanc, et Martha installa au-dessus d'eux la bâche qu'elle avait emportée dans une sacoche. Une heure plus tard, étendue sur une couverture de selle rêche qui sentait le cheval,

Walt ronflant près d'elle, Martha entendit le long brame d'un cerf. Le cri était faible, flottant à travers le bassin dans la nuit glacée. À la lueur vacillante des flammes, elle vit Petal tendre l'oreille. Mais le brame ne fut pas suivi par celui d'un mâle rival. Au bout d'un moment, Petal relâcha sa vigilance et Martha sentit le sommeil la gagner tandis que le feu sifflait sous les premiers flocons de neige.

